

Laval théologique et philosophique



À propos de l'existentialisme

Charles Hollencamp

Volume 5, numéro 1, 1949

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019820ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019820ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hollencamp, C. (1949). À propos de l'existentialisme. *Laval théologique et philosophique*, 5(1), 143–144. <https://doi.org/10.7202/1019820ar>

À propos d'existentialisme

De la préface de l'abbé Charles Hollencamp à son livre qui vient de paraître sous le titre de *Causa Causarum—On the Nature of Good and Final Cause*,¹ nous traduisons le passage suivant qui a trait à l'existentialisme :

« Nous croyons qu'il est, aujourd'hui, on ne peut plus opportun de renouer la discussion des anciens sur la nature du bien et de la cause finale. Aucune doctrine métaphysique, semble-t-il, n'a été aussi négligée par les modernes, y compris les thomistes. C'est pourquoi ces derniers ne vont pas au cœur même de l'existentialisme quand ils s'en tiennent à des discussions sur l'essence et l'existence. Il est sûr que les notions d'essence et d'existence ne sont pas sans aucun rapport avec le problème soulevé par Kierkegaard et tous ces modernes qui se disent existentialistes. Et pourtant, que ce problème regarde proprement non pas l'«*esse simpliciter*» mais le «*bonum simpliciter*», voilà qui est trop clairement exprimé dans *Concluding Scientific Postscript, Purity of Heart* et *Works of Love* pour qu'on soit excusable de l'ignorer. C'est aussi Kierkegaard qui a attiré l'attention des faiseurs de systèmes sur le fait que «la philosophie grecque n'a jamais été étrangère à la morale».

L'oubli touchant la doctrine du bien et du rôle de la causalité finale, montre jusqu'à quel point nous nous sommes éloignés de la pensée aristotélicienne, à laquelle saint Thomas adhéra avec tant de fidélité. C'est le bien comme cause finale qui entraîne tout être à agir. Tout ce que la nature fait, elle le fait en vue de quelque bien. La matière première elle-même n'est-elle pas un appétit qui tend au bien ? C'est, du reste, le bien suprême et séparé qui est la cause finale de tout l'univers.

Il faut noter ici qu'il existe une science, la mathématique, que le bien et la cause finale n'intéressent pas. La raison en est que son sujet fait abstraction de la matière sensible sans laquelle il ne saurait avoir l'«*esse*». Mais il n'y a que dans la science mathématique qu'une forme (la quantité) est abstraite d'un sujet. Même la logique, y compris les *Premiers Analytiques*, n'est pas abstraite en ce sens, car les intentions secondes — contrairement à l'opinion courante — ne font jamais tout à fait abstraction des premières. C'est pourquoi l'on peut s'étonner de lire que toute science, selon Aristote, fait abstraction de l'«*esse*» — à la façon de la mathématique !

Il est vrai qu'une bonne part de la littérature thomiste contemporaine s'occupe de la question du bien, mais surtout du bien en tant qu'il est convertible avec l'être ; toutefois, on ne s'arrête pas au bien qui *divise* l'être.

¹ CHARLES HOLLENCAMP, *Causa Causarum—On the Nature of Good and Final Cause*, Éditions de l'Université Laval, Québec, Canada, 1949, p. xii.

Comme nous aurons l'occasion de le montrer plus loin, l'«esse simpliciter» de la créature est bon seulement «secundum quid», alors que c'est en raison d'un «esse secundum quid» — par exemple la vertu chez l'homme — que la créature est bonne «simpliciter». Selon l'enseignement de Boèce et de saint Thomas, seul l'«esse simpliciter» de Dieu est de par sa nature même «bonum simpliciter». Et c'est à la lumière de cette distinction qu'il faut juger l'«existence» de l'existentialisme.
